

ROMAN

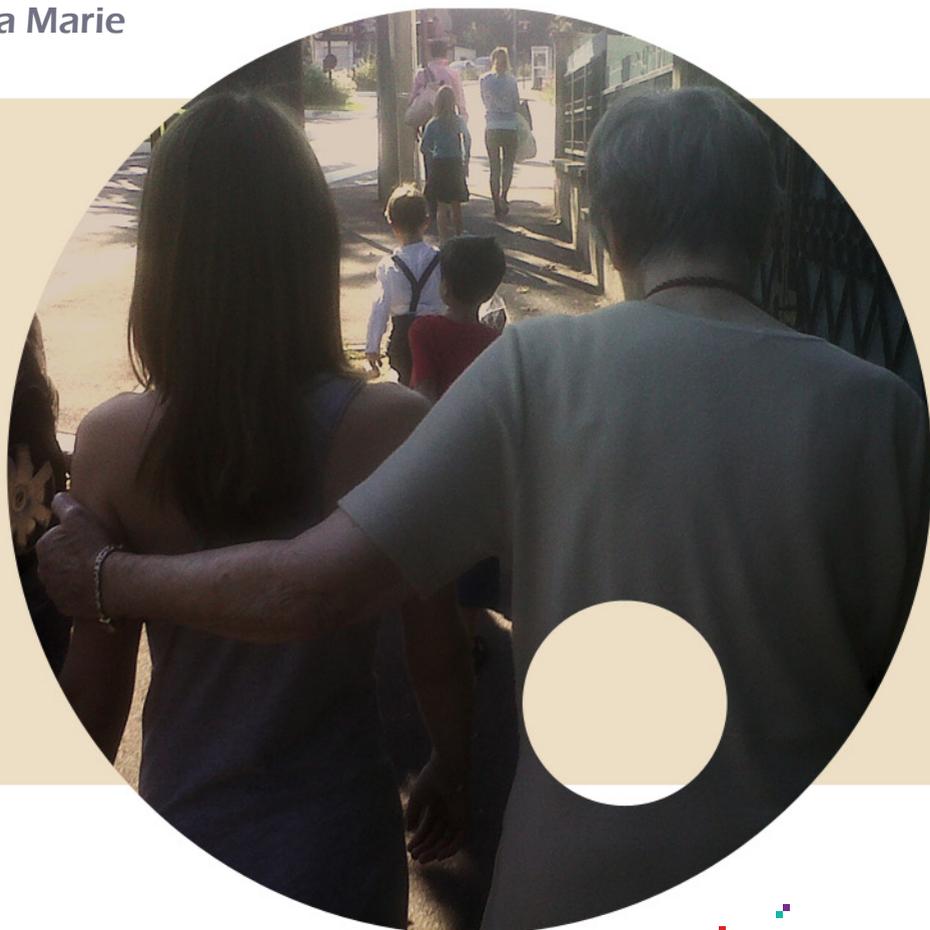


COLLECTION
Romans
d'aujourd'hui

Chroniques de l'oubli

ou Les pérégrinations
d'un médecin sans mémoire

Olivia Marie



Editions

Chemins de tr@verse

sur  Bouquineo.fr

Olivia Marie

Chroniques de l'oubli

La maladie d'Alzheimer fait peur. À tous. Ce roman, écrit par un médecin, invite à découvrir l'univers, diabolisé à tort, de la « maison de retraite », ou EHPAD. À travers le quotidien des personnages, on percevra les interactions humaines qui participent à la vie. Car, si l'on y meurt, on y vit aussi. Malgré la maladie. Malgré l'oubli. Malgré la mort. On pourra, à la lecture de ce livre, mieux comprendre combien oublier peut être douloureux, et comment la tolérance et l'écoute se révèlent salvatrices. Acte de foi, d'amour, de colère parfois, outil pédagogique, ce roman s'adresse à tous, jeunes et vieux, dans l'espoir de donner quelques clés pour apprivoiser la différence. Une différence qui nous concerne, ou nous concernera, tous.

Madame Semaine ne sait plus s'exprimer, le Dr Decourt ne sait plus quoi penser, Madame Marguerite commence à oublier, un carnet est retrouvé. Le temps lie ces personnages comme il efface leurs souvenirs. Les douleurs persistent, la joie de vivre aussi, parfois. Tel est le thème de ce roman situé au cœur d'une maison de retraite habitée par la vie. Celle des salariés, des résidents et de leur famille. Avec leurs joies, leurs peines, leur brutalité et leur douceur.

Un film se déroule au gré d'un temps inversé qu'il faut se résigner à suivre, au-delà des limites de notre raison.

Direction éditoriale
Yves Morvan

Préface de l'éditeur

Plonger au cœur de la vie et de la pensée des malades d'Alzheimer, c'est l'aventure déraisonnable que propose Olivia Marie, elle qui en a une expérience quotidienne. La capacité d'empathie du lecteur est mise à rude épreuve tant est grand l'impact de l'oubli sur la vie. Mais l'intelligence de la mise en abyme, la variété stylistique et la richesse humaine font de cette lecture, parfois déconcertante, une découverte incessante.

Nous en sortons bouleversés et enrichis.

Yves Morvan

L'auteur

Née en 1975 de deux parents médecins, Olivia Marie a toujours rêvé d'exercer ce métier. Le diplôme en poche, c'est vers la médecine générale puis la gériatrie qu'elle se tourne. Mais la naissance de sa fille, un an plus tard, marque l'orée d'une période mouvementée : elle se retrouve très vite, à son corps défendant, maman à mi-temps. L'arrivée de son fils, cinq ans plus tard, lui sera salutaire. Parallèlement, elle apprend à connaître et à aimer son travail auprès des personnes âgées, au sein d'un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

Chroniques de l'oubli est son premier roman.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013

Isbn PDF : 978-2-313-00435-7

Isbn EPUB : 978-2-313-00436-4

Dépôt légal : juin 2013

Édition de juin 2013 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture © Olivia Marie

Olivia MARIE

Chroniques de l'oubli

ou

Les pérégrinations d'un médecin sans
mémoire

Éditions Chemins de tr@verse

À ma fille

La temporalité a fui la démence. La confusion l'habite. Le lecteur, s'il se perd, devra s'en laisser imprégner un moment sans chercher à comprendre. Le ressenti suffira à guider ses pas. Il sera comme le malade d'Alzheimer, à la différence près que ce sera un jeu. Un jeu avec une fin, un retour à la lucidité. Avec la vie au bout.

Époques 1

« Le matin, c'est la jeunesse du jour. Tout y est gai, frais et facile. Il ne faut pas l'abrèger en se levant tard. »

Arthur Schopenhauer

1974^e jour

Sept heures du matin

« Bonjour, madame Semaine ! C'est l'heure de se lever ! »

La vieille dame entrouvre brusquement ses yeux embués. Elle avait finalement triomphé de l'insomnie après une longue et angoissante quête balisée des formes et cris avoisinants. Dans sa rétine, la lumière artificielle du néon de sa chambre, décuplée par sa cataracte, l'empêche de soutenir le regard interrogateur de l'aide-soignante penchée au-dessus d'elle. Elle referme les yeux et se retourne naturellement pour se protéger de la douleur infligée à ses pupilles. Elle remonte sur son visage le drap râpeux et la couverture malodorante dont son corps agité s'était découvert pendant la nuit. Il fait froid, et la chaleur recouverte dans cette position fœtale la reconforte quelques instants.

« Ah non, madame Semaine, vous ne pouvez pas vous

recoucher, la journée commence et le petit déjeuner est servi !
Allez, on se réveille ! »

Les draps et la couverture sont brutalement soulevés. Un souffle froid fait frissonner la pensionnaire, la forçant à rouvrir les paupières dans l'espoir de récupérer son confortable cocon. Mais de nouveau, la clarté pénible du néon l'empêche de distinguer les contours de la couverture ; en voulant la saisir, c'est le bras de la soignante qu'elle agrippe vivement de ses ongles trop longs et trop sales. Le cri de la jeune femme : « Arrêtez tout de suite, madame Semaine, vous me faites mal, là ! », puis l'injonction à sa collègue qui la rejoint : « Tu as vu ce qu'elle m'a fait ? C'est pas vrai, elle m'a détruit le bras ! Vas-y, je te la laisse, je ne m'en occupe plus aujourd'hui ! » font sursauter la vieille dame, qu'un germe de culpabilité vient importuner. La torsion de ses doigts sous des mains puissantes de jeunesse lui fait lâcher prise. La fait souffrir aussi. Frayeur et douleur lui font pousser un cri. Ses yeux ne s'accommodent toujours pas à la luminosité de sa chambre, dont les rideaux sont à présent grands ouverts.

La vigueur du soleil matinal semble vouloir lui infliger un ultime supplice. Quelques larmes incontrôlables tentent d'humidifier ses conjonctives éprouvées, aggravant le brouillard déjà si pesant de son regard. Sécheresse, douleur ou autre, la nature de ces larmes, elle ne saurait pas elle-même l'identifier. La main qu'elle sent subitement dans son dos, une main qui la pousse, la tire, voulant diriger ses mouvements, commander son corps, une main froide, humide, la fait à nouveau frémir de peur, et crier encore. Cela suffit ! Voulant amorcer une défense, elle se met à taper à l'aveugle dans tous les sens. En tapant, elle hurle, pour éloigner l'ennemi, quand elle se rend compte qu'il n'y a plus

personne.

Soudain, elle a peur de se savoir seule. Elle recommence à s'égosiller pour appeler à l'aide. Elle voit s'approcher une femme qui lui sourit amicalement, une femme qu'elle connaît et qu'elle aime bien. Ses yeux se sont adaptés au jour, et le sourire bienveillant lui réchauffe le cœur. C'est Rosalie, l'infirmière. Elle élève seule ses deux garçons de quatre et cinq ans. Elle est la référente de la maison. Rosalie est gentille avec elle, elle lui parle doucement, ne la force jamais, cherche à la comprendre. Même si, bien souvent, elle ne saisit pas plus que Rosalie ce dont elle a besoin ou envie.

Madame Semaine a une maladie d'Alzheimer depuis de longues années. Elle vit dans une unité spécialisée dans sa pathologie, une unité « protégée », depuis bientôt quatre ans. Et Rosalie était déjà là, à l'époque où elle y est entrée. Elle s'adresse tout doucement à la vieille dame, et même si elle sait qu'elle n'obtiendra pas de réponse, lui demande si elle a passé une bonne nuit, comme toujours. Plus tard, elle ira vérifier sur les transmissions ciblées que non, la nuit a une fois de plus été mauvaise. Comme chaque matin quand elle est là, Rosalie fredonne une petite chanson à sa protégée. Elle sait que cela la calme, rien qu'un petit air chantonné avec entrain, en général d'Henri Salvador, parce que madame Semaine est fan. Elle voit toujours ses traits se détendre, ses yeux pétiller, et son visage se peindre d'un sourire ; madame Semaine est détendue, enfin. On l'a réveillée il y a plus d'une demi-heure.

Forte de cette quiétude retrouvée, et bien que terriblement fatiguée par sa nuit difficile, la vieille dame accepte de s'installer pour le petit déjeuner. Rosalie s'en va continuer son tour, et la

première jeune femme, Sybille, vient lui apporter son repas. Elle lui dépose un bol de café au lait, que madame Semaine ne déteste pas, même si elle aurait préféré un chocolat ; elle a toujours préféré le chocolat. Mais avant elle n'osait pas le dire. Maintenant elle ne sait plus ni le dire ni le penser. Mais comme elle ne déteste pas le café au lait, cela ira aussi. Dans le liquide beige, Sybille émiette grossièrement une première biscotte, puis une deuxième, après avoir pris soin d'y étaler un peu de beurre. Madame Semaine ne comprend pas bien pourquoi elle fait cela, mais comme elle ne comprend plus grand-chose, une très brève idée lui inspire que ça doit être la façon de manger ces choses-là. Il est aussi noté dans son projet de vie qu'elle aimait « tremper » avant.

Une fois l'opération finalisée, la vieille dame entame son petit-déjeuner. Ne sachant comment procéder, c'est instinctuellement avec les doigts qu'elle attaque ses premières bouchées. Ce n'est pas du tout pratique d'attraper des biscottes mouillées avec les doigts mais elle finit quand même par y arriver, semant largement des parcelles de sa bouillie sur le trajet entre le bol et sa bouche. La table adaptable est un peu trop haut située et elle ne voit pas bien ce qu'elle touche. Cela ne la dérange pas trop, car ce n'est pas si mauvais, ça fait du bien de manger un peu, et puis ce n'est pas désagréable de fourrer les mains dans cette pâte chaude. Au bout d'une autre demi-heure, madame Semaine lèche les derniers morceaux de biscotte mouillés collés à ses doigts, parce qu'il lui reste bien un petit creux encore. Épuisée de tant d'efforts et croyant avoir terminé, elle délaisse ensuite le fond du bol pourtant loin d'être vide. La grosse cuillère bordant son plateau brille toujours de propreté et semble crâner de n'avoir pas été souillée. De toute façon, la bouillie au café au lait est totalement

froide, bien que la résidente ne s'en soit pas rendu compte.

Sybille revient, lance un « C'est fini, madame Semaine ? » et sans attendre la réponse, s'empare du plateau et abandonne la vieille dame en compagnie de son bavoir sale et de sa solitude.

Il est huit heures. La cloche de l'école d'en face sonne le début des cours comme si l'on n'était pas dimanche.

92^e semaine

« Sept heures, oohhh... déjà l'heure ? Pff, allez, courage je me lève. C'est quand même une très bonne idée ce simulateur d'aube, cette lumière douce qui chaque matin me tire de mes rêves ou de mes cauchemars... C'est étrange, d'ailleurs, le nombre de cauchemars que je fais en ce moment, il faudra que j'en parle à mon collègue neurologue, dont je ne me rappelle plus le nom, mais ça me reviendra tout à l'heure. Bon je me lève, sinon je vais être en retard pour ma visite, et la surveillante va encore râler. Alors, quoi de bon pour le petit déjeuner aujourd'hui ? Chocolat au lait et biscottes beurrées même pas cassées, voilà qui est parfait ! Mmmh, comme c'est bon. Tiens, j'ai oublié d'allumer la radio, oh et puis elle est trop loin, tant pis, pas le courage d'y aller, on verra ça après.

Un pantalon, un pull, un manteau, et je file. Pratique un lieu de travail à deux pas de chez soi, ça permet d'être toujours à l'heure, et de mettre la surveillante toujours de bonne humeur !

Bonjour mademoiselle comment déjà ? Ah oui, bonjour Rosalie ! Excusez-moi, je mets toujours un peu de temps avant de retenir les prénoms et puis ça n'est pas évident quand on débarque comme ça dans un lieu de travail tout nouveau, mais ça va venir, ne vous inquiétez pas, et surtout, s'il vous plaît, ne vous formalisez pas, d'accord ? Bon, vous êtes gentille... Vous êtes enceinte ? Votre premier ? Ah deuxième... Bon courage, alors !

Bien. Qu'est-ce que je vais faire ce matin ? Papiers ou patients ? Allez, je commence par le tour des étages, rien de tel pour se mettre en appétit ! L'appétit du labeur, j'entends, parce que cet appétit-là est précieux, et ô combien nourrissant ! J'ai vraiment de la chance d'être médecin, quand même, pas un jour sans que je ne me le dise. Tiens d'ailleurs, est-ce que mon badge est bien en place ? Parce que Dr Decourt en blanc sur fond noir, moi je trouve cela très élégant... Mais suis-je imbécile, j'ai oublié d'enfiler ma blouse ! Allez, je redescends la chercher, les patients attendront cinq minutes. Bonjour madame la surveillante, comment allez-vous ? Moi ? bien merci ! Je viens chercher ma blouse et je monte ! Elle est partie à la lingerie ? Ah, bon, eh bien tant pis je me contenterai de mon badge aujourd'hui ! Vous l'avez ? Ah ! Merci, voilà, c'est élégant n'est-ce pas blanc sur noir ? Allez cette fois c'est vraiment parti !

Alors premier étage, voyons, voyons... où sont passées les infirmières, ah ! les voilà ! Bonjour mesdames, quoi de neuf aujourd'hui ? Que du vieux, c'est ça ? Ha ! ha ! Pardonnez-moi, cette blague m'a toujours fait rire ! Non, sérieusement, pas de problèmes particuliers ? Bien. Alors, je fais le tour des lieux si ça ne vous ennuie pas. À tout à l'heure. Un coup d'œil par la fenêtre... Toujours ces travaux qui n'en finissent pas... Ils font

quoi ? Une école, peut-être ? Ça y ressemble...

Tiens, tiens, mais que vois-je ? Que fait cette dame le nez dans le chariot d'entretien ? Encore une négligence dangereuse de notre service de ménage... Mmmh... Pardon, madame, je peux vous aider ? Vous cherchez quelque chose ? Non, ne partez pas, je veux juste vous aider... Bon, eh bien tant pis... Il faudra que je me rappelle de signaler à la surveillante que ces chaussures fournies à nos malades ne sont quand même pas très adaptées à la prévention des chutes. Quant à leur esthétique... Du plastique rose... Bon, enfin ça c'est secondaire, prévention avant toute... Oups... eh bien, tiens, c'est moi qui ai failli glisser, là, moi aussi il faudra que je change de chaussures ! Et pourquoi ce monsieur hurle-t-il à la mort ? Je vais jeter un coup d'œil. Ah oui, mais là, c'est normal, le pauvre, il est tout seul, délaissé au milieu de cette grande salle vide, allez, je m'assois cinq minutes avec lui, ça l'apaisera certainement. Il me serre la main, ne crie plus, et voilà, c'est gagné ! Je vais chanter un peu, puisqu'il ne semble pas enclin à la discussion. Mais que chanter ? Ah oui ! Salvador, ça me paraît pas mal... Une chanson douce, que me chantait ma maman... En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant... Ça marche, il sourit ! Bon ce n'est pas tout, mais je n'ai pas la journée, moi, il va falloir que j'y aille, au revoir, monsieur ! À plus tard ? Et puis avant de continuer, je vais aller prendre un petit café avec mes collègues, moi, parce que mine de rien, il est déjà au moins dix heures. »

Premier mois

Diane, la nouvelle psychologue, entame sa deuxième journée à la résidence. La jeune novice de vingt-cinq ans éprouve un vague vertige au regard du monceau de tâches qui lui incombe, n'altérant néanmoins en rien ni sa motivation ni sa curiosité, plus fortes que l'appréhension qui parfois la fait douter de ses capacités. Connaître les résidents, tel est le tout premier objectif qu'elle s'est fixé. Elle a bien avancé hier, malgré les écrits illisibles de son prédécesseur qui ne lui ont pas facilité les choses, étudiant les trois quarts des dossiers des personnes vivant ici. Elle compte bien achever demain le relevé de ce qu'elle estime le principal : les histoires de vie.

Le premier dossier qu'elle retire de la grande armoire en fer du bureau médical est celui de cette dame qu'elle a croisée tout à l'heure en effectuant sa visite journalière, madame Marguerite, que lui a présentée Rosalie. Elle a été frappée par son regard éloquent et vide à la fois. Par l'expression de tristesse

accompagnée de rides joyeuses aux coins des yeux, conférant un aspect doux et maternel à ce visage égaré. Diane ouvre son dossier à la page « histoire de vie », mais parvient difficilement à en identifier les éléments majeurs : l'écriture, en pattes de mouche, saccadée et tachée de son collègue s'érige à nouveau entre elle et ses facultés de décryptage encore trop fraîches. Son jeune âge nuit à un tel décodage, du moins est-ce ce qu'elle se dit en maugréant intérieurement contre elle-même. Une infime impatience l'agite, mettant à mal sa laborieuse concentration, mais elle parvient finalement à dégager triomphalement ce qui lui semble l'essentiel : sa famille, et décide de s'en contenter. Madame Marguerite, arrivée il y a environ deux ans, a un mari et deux enfants, une fille et un garçon, deux petits enfants, deux frères encore vivants et une multitude de cousins germains plus ou moins décédés, issus de deux fratries parentales conséquentes. Son mari, bientôt centenaire, ne peut que très rarement se déplacer mais ses enfants sont très présents.

Ne discernant pas mieux le reste des éléments pourtant abondants, Diane décide de remettre à plus tard l'étude de ce dossier en se promettant d'aller elle-même à la pêche aux renseignements auprès des enfants de madame Marguerite ou de madame Marguerite elle-même, sait-on jamais... Elle repose le dossier à sa place, pressée d'aller noyer son agacement dans une tasse de café en compagnie de ses collègues.

« Bonjour, mademoiselle, je suis Gérard, l'homme d'entretien. On m'a conseillé de venir vous voir parce que j'ai trouvé ça, en déménageant la 119. C'était coincé dans une plinthe au fond de l'armoire murale. Ça doit être là depuis un moment, parce que ça n'appartient pas au résident qui occupe cette chambre depuis plusieurs mois. Je vous le donne, je ne sais vraiment pas quoi en faire ! Bonne journée ! »

Diane s'empare du carnet que lui tend Gérard, en le remerciant. C'est un carnet rouge carmin, dont la couverture imitation cuir a été cornée par une période probablement longue entre la plinthe et le mur. La poussière déposée sur ses arêtes s'épaille sur les dossiers en cours d'étude. Ennuyée, la psychologue soupire à l'idée d'avoir à nettoyer les dégâts en devant au préalable trouver un chiffon adéquat. Elle repousse sa chaise pour se lever, quand un détail retient son attention : une inscription noire, érodée, n'apparaissant pas à première vue, semble avoir été notée à la main sur la couverture. L'écriture fluide et ronde repose les yeux fatigués de Diane qui, après avoir soufflé un bon coup sur le carnet, mais vers la poubelle cette fois, voit s'y dessiner ces simples mots : « *carnet du docteur*

Lemaire ». Intriguée, Diane lance une recherche sur l'ordinateur à l'affût de ce nom qu'elle ne connaît pas, mais le moteur revient bredouille. Pas de monsieur ni de madame Lemaire. Frustrée, elle profite de l'arrivée de Rosalie, qui a fait l'ouverture du site, pour lui demander si ce nom lui évoque quelqu'un, si elle a connu tous les résidents de la chambre 119, mais l'infirmière lui répond que non, elle ne connaît personne de ce nom. Vraiment personne.

Alors, Diane, déçue mais curieuse, ouvre le carnet :

« Neuf heures trente. Un froid matin du mois de novembre. J'avance avec assurance. D'un pas rapide et ferme. Comme tous les matins. Je frissonne. Mon choix vestimentaire est décalé. Ni mes chaussures ni ma veste ne parviennent à lutter contre l'humidité qui me frappe à la sortie du métro. Comme d'habitude. Et comme d'habitude, je peste. Contre le froid. Contre la bruine. Contre l'automne et le gris. Puis, comme d'habitude, je souris. Toute seule, sur moi-même et mes récriminations. J'observe les murs et leurs tags. J'observe les gens. Tous se rendent au labeur, bras croisés, prêts à ne pas parler. Prêts à ne pas voir le monde qui les entoure. Les autres. Il est de ces matins où l'on se sent transparent.

Une rue. Deux rues. Me voilà devant la porte de la maison. Pas la mienne. Celle de cent personnes. Cent personnes qui ont vécu leur vie. Et qui sont là pour la finir. Cent vieilles personnes que je croise chaque jour. Que je vois terminer de vieillir. Qui me voient commencer à mûrir. Qui me renvoient ma jeunesse. À qui je renvoie leur vieillesse. Qui me voient sourire et que je vois mourir.

Un bonjour vivement lancé à la dame de l'accueil, et la chaleur de la maison m'enveloppe doucement... "Comment allez-vous,

madame R. ? Mal ? Ah... Bonjour monsieur S., et cet essoufflement ? Pas de problème, je vous la prescris cette échographie, et j'en parlerai avec le docteur M. ! Monsieur L., encore devant mon bureau ? Oui d'accord, je vous verrai mais pas tout de suite, vous avez quand même essayé de contacter votre médecin ? Madame K., pouvez-vous laisser ces papiers à leur place, s'il vous plaît, ce... sont... ceux... de... la... psy... cho... lo... gueeee... Vous ne voulez pas ? Ah... Bon, ben je lui dirai... Montrez voir s'ils ne sont pas trop importants quand même... Ah, madame G. ! Euh... Oui j'ai une réponse de votre fils. Non... Vous n'allez pas rentrer chez vous dans l'immédiat... ou tout court. On peut se voir un peu plus tard ?... "

Ouf ! Enfin seule dans mon bureau. Doigt sur le bouton d'allumage de l'ordinateur. Le moteur se met à tourner dans un gros bruit de soufflerie. Et arrivent les infirmiers... Même pas le temps de consulter mes mails.

Des chutes, des escarres, des fièvres, des agitations, des insomnies, des arrivées, des départs, des coups, des morts... »

Époques 2

« La meilleure des douches ne nous lave pas de toutes nos humeurs. »

Daniel Pennac

Neuf heures

Sibylle et Sabine, sa nouvelle collègue auxiliaire de vie, entrent dans la chambre de madame Semaine, chacune une serviette et un gant à la main, épilquant sur le dernier épisode des *Feux de l'amour* qu'elles ont pu voir hier après-midi dans la chambre de madame Lefour, grabataire au dernier degré, complètement sourde, à présent muette, mais pas totalement aveugle, d'où la télévision. En apercevant madame Semaine assise dans son lit et trifouillant dans sa couche – de laquelle elle a déjà extrait un certain nombre d'éléments variés, allant du jaune au marron, à présent dispersés tout autour d'elle – les deux soignantes lancent un regard contrarié à la vieille dame. « Non, madame Semaine, c'est pas bien ce que vous faites, là ! Faut pas vous toucher comme ça, vous avez mis de la merde partout !... Pff... »

Dans un mouvement d'humeur, Sybille monte brusquement le lit de madame Semaine avec la manette électrique tout en

continuant à marmonner que c'est vraiment dégueulasse. La vieille dame, surprise du mouvement du lit, s'accroche spontanément aux bords du matelas. Son bras effleure au passage la blouse de Sabine qui s'écarte farouchement en poussant un petit « bouh » à la vue des mains marron de madame Semaine. Le fou rire nerveux et dégoûté de l'auxiliaire est aussitôt partagé par Sybille.

Madame Semaine ne comprend absolument pas ce qui fait rire ces deux jeunes filles, mais comme elle aime les gens qui rient (c'est d'ailleurs la première fois qu'elle voit rire Sybille, mais ça, elle ne s'en souvient pas), et qu'elle aime rire aussi, elle se joint à elles. Elle cesse quand les deux autres s'avisent de la mettre debout. Elle se sent bien dans son lit, et ne voit pas pourquoi elle devrait en sortir, d'autant qu'elle n'a même plus envie d'aller aux toilettes. Bravant sa maigre résistance, les deux filles parviennent à l'asseoir au bord du lit en soulevant ses jambes, et dans une manœuvre visant à la verticaliser, l'une des deux, en voulant caler les pieds de la pensionnaire contre les siens, lui écrase l'orteil. Elle s'excuse rapidement : « Merde ! Désolée ! », tandis que sa collègue tente d'échapper à une morsure : « Purée elle a failli me mordre ! » Exaspérée par la situation qui commence à durer : « On n'a pas que ça à faire, on a d'autres résidents après vous », Sybille prend son courage et madame Semaine à deux mains, déterminée à la traîner sur ses pieds par les poignets jusqu'à la salle de bain. Les bras endoloris, la vieille dame sent bien que résister est inutile, et se résigne à se laisser faire. Un souvenir expérientiel profondément enfoui, mais solide, lui chuchote de savoir courber le dos quand il faut. Il faut dire que madame Semaine n'a jamais eu l'âme rebelle.

Arrivées dans la salle de bain, les deux soignantes entreprennent de la déshabiller. Elle panique. Tout à coup, elle a très froid et un peu honte de montrer son corps, elle se sent si mal... Ses habits sont comme sa peau, et les lui enlever c'est la découper, l'éplucher, la morceler, la mutiler... Elle n'y tient plus et repart, pour la seconde fois depuis son réveil, dans des hurlements violents, joignant le geste à la parole. Aucune des deux soignantes ne tente à présent d'approcher ; elles ont trop peur. Rosalie arrive alors, alertée par les cris que l'on perçoit deux étages au-dessous. Elle rabroue les jeunes femmes, leur rappelant que la prise en charge de madame Semaine est notifiée dans son projet de soins, et que cela n'aurait pas dû arriver si elles l'avaient consulté. Tout en les sermonnant, elle s'approche de la vieille dame toujours en chemise de nuit et lui prend la main, faisant fi de sa couleur marron. Elle constate la présence d'un hématome au poignet mais ne dit rien, de toute façon, on n'arrive jamais à savoir de qui est la faute et si faute il y a. Madame Semaine la laisse venir à elle, son inconscient la reconnaît. Elle s'est calmée, plus personne ne cherche à la dépecer.

Après s'être assurée que la pensionnaire va mieux, Rosalie, obligée d'aller finir un pansement, explique aux deux soignantes qu'on ne doit pas enlever ses vêtements à madame Semaine tant qu'elle n'est pas totalement mouillée : « Il faut y aller doucement avec elle, les filles, et si je l'entends encore crier, gare à vos fesses ! » Elle s'en retourne à ses moutons après avoir expliqué à madame Semaine qu'elle allait faire sa toilette. Après s'être lavé les mains, aussi. Devant son lavabo, la vieille femme regarde face à elle et aperçoit une autre dame. Elle lui sourit, comme à son habitude devant tout visage inconnu, tous les visages qu'elle croise à présent. L'autre lui sourit aussi, cela lui fait plaisir, et

dans son langage à elle, elle entame une discussion avec cette dame qui lui paraît charmante. Les regards moqueurs et entendus des deux soignantes se croisent cyniquement dans le miroir au-dessus d'elle. Soudain, en plein milieu de sa conversation, madame Semaine reçoit brutalement un grand jet d'eau dans la figure. Il s'agit du gant trempé que la soignante vient de passer à toute allure sur son visage, sans prévenir. À la seconde giclée, madame Semaine s'empare fortuitement du gant en repoussant violemment le bras inquisiteur, et reconnaissant sans le comprendre la fonction de l'objet, elle l'enfile et nettoie consciencieusement son visage, ses yeux, son nez, et sa bouche ruisselants, en poursuivant par les oreilles, derrière les oreilles et le cou sous les yeux simplement étonnés de ses deux nurses.

Une fois son visage débarbouillé, les soignantes décident de lui donner une douche. Sybille prend le pommeau, allume l'eau froide, puis la chaude, et après s'être vaguement assurée d'une température correcte, dirige le jet vers la poitrine de madame Semaine. Elle prend soin d'abord de bien mettre ses gants de latex pour ne pas s'en mettre partout. La vieille dame est surprise. Les petites aiguilles acerbes viennent mordre son épiderme en la figeant de froid. Cela permet aux soignantes d'opérer tranquillement quelques minutes pendant lesquelles madame Semaine tente de contrôler son haleine saccadée en bravant la froidure infligée. Elle sent qu'on la triture en haut, en bas, devant, derrière, qu'on lui frotte les fesses et les seins, elle n'aime pas cela. Elle a si froid qu'elle grelotte comme une feuille quand enfin cela se termine, sans même s'être rendu compte qu'elle avait été déshabillée. Elle a eu si peur aussi, quand l'eau a coulé dans son nez et sur sa tête, qu'elle n'a même plus trouvé la force de crier. Elle est simplement soulagée quand l'eau ne l'étouffe

plus, ne la pique plus et qu'elle peut enfin respirer.

Les deux soignantes la frottent énergiquement parce que madame Semaine est un peu froide. Elles ont bien remarqué que ses lèvres avaient bleui et sa peau pâli, alors elles essaient de se rattraper. Elles culpabilisent un peu de ne pas s'être assuré que l'eau n'avait pas refroidi après qu'elles aient enfilé leurs gants en plastique. « Allez, madame Semaine, on se réchauffe, on frotte, on frotte, vous êtes un peu frileuse, quand même ! » Elles la rhabillent rapidement avec une robe à fleurs orange qui n'est pas la sienne, mais cela fera bien l'affaire, même si la vieille dame n'a jamais aimé l'orange. Cela dit, ce n'est pas la couleur qui la dérange mais plutôt l'étiquette qui la gratte dans le haut du dos. Et puis aussi ces chaussons trop petits au bout desquels bute son gros orteil et qu'elle a tant de mal à enlever toute seule, quand elle y pense...

À cette heure, c'est la récréation qu'annonce la cloche scolaire, indifférente au repos dominical.

100^e semaine

« C'est bizarre de jouer le "soigné", mais il faut bien cela pour que ces petites apprennent... N'aurait-il pas été plus astucieux que l'une d'elles soit à ma place ? Rien de mieux pour comprendre l'empathie, les jeux de rôle... Enfin maintenant, c'est trop tard, nous y sommes, et puis elle était bien mignonne cette petite infirmière qui m'a demandé de me sacrifier, elle avait tellement l'air d'y tenir, à moi de donner l'exemple, après tout... Alors, allons-y... Brrr, la salle de bain est fraîche, il faudra que j'en parle à la surveillante. Mes sous-vêtements ? Bien sûr que je les garde, mesdemoiselles, faut quand même pas pousser, non ? Non, non, je n'en enlèverai pas plus, ne cherchez même pas ! Que fait-elle à présent ? J'observe, d'accord, mais je vous préviens, j'interviens si quelque chose me semble anormal, on s'est bien compris, hein ? Elle enfille des gants... Mouais... Et pourquoi, mademoiselle ? Il est sale mon visage ? Ça vous dégoûte de toucher le visage d'une autre personne ? Pour les fesses à la

limite, je veux bien, mais enfin le visage, c'est quand même pas ignoble, si ? Merci de les enlever ! *Encore heureux que je sois médecin, si j'étais réellement Alzheimer, je serais mal... On continue... Le gant direct sur le visage ! Eh bien voyons !* C'est ce qu'on vous apprend à l'école ? Je sais et je m'en fous, à l'école on ne vous apprend pas à soigner les patients Alzheimer, c'est tout ! On ne vous a jamais dit, mademoiselle, que le visage était une des zones les plus intimes du corps, au même titre que les parties génitales ? Il me semble vous l'avoir pourtant répété quinze fois en mini-formations, vous savez, l'après-midi, après les transmissions, non ? Si, ah, alors pourquoi vous m'agressez en attaquant mon visage de cette manière ? D'autant plus que je peux le faire moi-même je vous signale, encore faut-il penser à me le demander, mmh ?... *La douche maintenant, pour le bas du corps...* Non mais ça va pas ou quoi ? Au lieu de me transpercer la peau des cuisses avec votre jet d'eau hyper fort qu'il faudra d'ailleurs faire régler, il vous suffit de poser la main sur le pommeau pour transformer toutes ces piques en une douce et chaude coulée. Je vais vous le balancer en pleine tête, moi, ce Karcher et vous allez comprendre ! Non c'est bon vous avez compris ? Tant mieux. Au moins, vous avez pris soin de régler la température et de me prévenir de vos gestes, et de cela je vous félicite, c'est bien. Bon ça y est, c'est fini, vous avez bien tout rincé ? Bien, tant mieux, parce que je commence à me lasser. Non merci ça ira je sais me sécher, le jeu s'arrête ici. Et puis je vous remercie, vous m'avez trempé mes sous-vêtements, maintenant j'ai plus qu'à trouver des affaires de rechange. Vous aviez prévu au cas où ? Vous l'avez fait exprès, oui ! En tout cas, c'est la première et dernière fois, vous pouvez me croire ! *Prochain coup, c'est pas moi qui m'y colle... Pfft... Oui c'est ça, merci Dr*

Decourt, de rien et au revoir à plus tard, et j'espère que ça vous aura au moins servi de leçon, tout ça... Un peu marre des élèves infirmières, moi, j'ai tellement d'autres choses à faire... Et ces travaux, c'est quoi, à la fenêtre ? Oh la jolie école... Quelques arbres et de jolis bancs, elle sera parfaite... »

3^e mois

– Bonjour Maman !

– Bonjour, mon ange !

Joana embrasse sa maman avec sa chaleur habituelle, d'un bisou appuyé sur la joue droite qui sent bon le savon, trouve-t-elle. Tout de suite, madame Marguerite s'enquiert des enfants.

– Comment vont mes petits poussins ?

Joana répond que Gala va bien, qu'elle a eu son premier cours de natation et qu'elle adore cela. Cela rappelle à madame Marguerite ses premières leçons de nage. Elle raconte :

« C'était à Tahiti, ton grand-père militaire y avait été muté pour une année. J'avais quatre ou cinq ans, ton oncle et ta grand-mère aussi étaient là. Mon père m'y a appris à nager, dans le lagon turquoise qui bordait la maison, au milieu des poissons bigarrés. Mais il m'a fallu un peu de temps avant de ne plus porter ces bouées qu'on passe autour du bras.

Un jour, nous étions allés avec ma mère à l'hôtel "The Beach" pour rencontrer des amis. Mon frère avait eu l'autorisation de naviguer avec son bateau gonflable dans le "grand bain", un accès direct à la mer au fond bas, pour les grands. Il nageait bien, lui, il était de deux ans mon aîné.

J'étais restée au bord, sur les marches de l'escalier en pierre, sans mes brassards, puisque je n'avais pas l'intention de me baigner ; je ne nageais pas encore assez bien et avais conscience du danger. Je regardais juste mon frère en l'enviant un peu. C'est pour cela que je voulais m'approcher de lui, qui s'éloignait dans son petit bateau. J'ai descendu prudemment une marche, puis deux, puis la troisième et dernière... Mais celle-ci n'existait pas ! Le sol s'est dérobé sous mon pied et je me suis enfoncée dans l'eau, surprise. J'ai voulu rattraper la deuxième et dernière marche mais c'était trop tard, le poids de mon corps et l'inertie du mouvement me défendaient de regagner la terre ferme. La panique aidant, je n'ai pas retrouvé les mouvements que mon père m'avait appris, et j'ai commencé à me noyer, à deux mètres du bord.

Mon frère s'est bien rendu compte que j'étais en difficulté, mais le temps de manœuvrer son embarcation était infiniment trop long pour m'aider. Ma mère semblait ne s'apercevoir de rien, à mes yeux de petite fille qui ne comprenait pas que l'on ne l'eût toujours pas repêchée après toutes ses secondes. J'ai eu peur de mourir. Très peur. Je ne me rappelle même plus qui m'a repêchée, ma mère peut-être, mais je ne crois pas... Peu importe. Plus grave que cette noyade qui finalement n'en fut pas une, c'est le sentiment de me noyer qui m'est resté. Personne ne s'en est soucié une fois que j'ai été sortie de l'eau. J'avais cru que j'allais

mourir, mais tout a repris son cours après mon repêchage. Mon frère a continué à jouer, ma mère à discuter et à fumer...

C'est le souvenir que j'en ai. »

C'est à cela que lui font penser les cours de natation de Gala. Quant à Noé, poursuit Joana, il est toujours aussi sage et bon élève, ce qui satisfait madame Marguerite. « Et toi, ma belle, ça va ? » Joana lui répond que sa semaine a été éprouvante mais qu'elle s'est bien détendue, hier au hammam, qu'elle s'est offert un massage et que cela lui a fait un bien fou. Madame Marguerite de lui répondre qu'elle ne comprend vraiment pas de qui elle tient cela, elle qui déteste les papouilles, saunas et compagnie ; de son père, certainement...

Elle marque une pause réfléchie en admirant les tombes fleuries du cimetière d'en face. Elle aime le regarder, s'imprégner du calme et de la sérénité qui en émanent.